

ODE

Pour les noces d'or de M. l'abbé Joseph Dequoy, prêtre, curé.
1848.—1898.

*Fais halte pour un jour, doyen du sanctuaire,
Qui portes vaillamment les armes du Seigneur ;
Après un travail dur et demi-séculaire,
Prends un peu de repos, digne et brave luttteur.*

*En toi nous admirons l'intrépide pilote
Affrontant les écueils, à travers les périls
Guidant la foi des siens ; le vaillant patriote
Qui sut toujours aimer l'Eglise et son pays.*

*Le ciel semble te dire : enfin voici ta fête !
Au cours d'un long voyage il faut se recueillir ;
Pour tes noces, pasteur, tout sourit et s'apprête ;
D'un passé bien rempli gravons le souvenir.*

*Qu'il soit léger pour toi le fardeau des années !
Tu marches le front haut sous le regard de Dieu,
Et toujours poursuivant tes hautes destinées,
Tu sèmes les vertus et la paix en tout lieu.*

*Te souvient-il encore, infatigable prêtre,
Quand tu bravais du Nord les forêts et les monts
Pour évangéliser ? tu t'en souviens, peut-être,
Quand tu te prodiguais pour ces rudes colons.*

*Te souvient-il aussi de la pauvre chapelle
Où le Dieu qui préfère au palais le hameau,
A ta voix descendant de la roîte éternelle,
Inspirait à ton peuple un courage nouveau ?*

*Te souvient-il du jour où tu fus la victime
Des aveux confiés à ton cœur généreux,
Et, sommé de parler, par un refus sublime
Tu sauvas de la mort deux colons malheureux ?*

*Regarde autour de toi, vieil ami de l'enfance :
Tu verras t'acclamer le talent orphelin ;
Tu lui distribuas le pain de la science ;
Pauvre, au cœur d'or, toujours tu lui tendis la main.*

*Que de noms distingués honorent ton grand âge :
Des épouses du Christ, des prêtres dévoués,
Des citoyens d'élite exhaussent ton ouvrage ;
Tes bienfaits ne pourront jamais être oubliés.*

*Tu fus le bon pasteur, qui secourt et console ;
Sobre et content de peu, tu te plais à donner ;
Et chez toi l'indigent eut toujours son obole ;
Quand tu n'avais qu'un pain, tu savais partager.*

*Pour te chanter les cieux s'unissent à la terre :
C'est le chœur des élus que tu régénéras
Dans les trésors divins : ô noble ministère
Qui prend l'homme au berceau, le suit jusqu'au trépas !*

*Toi dont le front blanchit au service du temple,
Vois tes enfants groupés autour du vieux pasteur ;
Le bien de cinquante ans en ce jour te contemple :
Lève pour nous bénir les mains de bienfaiteur.*

J. Magloire

UN PARI

Notre interlocuteur pouvait avoir la cinquantaine. Nous venions d'apprendre qu'il était canadien, né à Lévis ; mais qu'il habitait la Louisiane depuis l'âge de quinze ans.

—Non, messieurs, dit-il, prenez-en ma parole, personne n'a le droit de se croire inaccessible à la peur. Je ne suis pas né poltron, je vous prie de le croire. J'ai fait toute la guerre de Sécession ; j'y ai conquis le grade de colonel ; j'ai été quelquefois cité à l'ordre du jour ; eh bien, regardez là, derrière mon oreille, vous y trouverez la preuve qu'on peut avoir les nerfs d'un homme brave, sans pour cela être exempt de cet affolement fiévreux qu'on appelle la peur.

—En effet, fimes-nous en nous penchant pour regarder, une mèche toute blanche dans la chevelure noire !

—J'étais jeune, il est vrai... ajouta l'homme avec un soupir.

—Si c'est une histoire, contez-la-nous !

—Volontiers, messieurs ; je n'en fais pas un mystère.

Nous étions assis sur le pont du *Québec*, par une belle nuit d'été, au clair de lune magnifique ; et la voix du conteur se détacha bientôt, grave et vibrante, sur les murmures confus de la conversation générale et le chant monotone des grandes roues du steamer plongeant dans la vague.

—En 1849, commença-t-il en se balançant sur sa chaise, les mains dans les poches de son vaste cache-poussière, je suivais les exercices préparatoires à la première communion, à l'église de Saint-Joseph de Lévis, cette gracieuse petite paroisse qu'on aperçoit à une lieue en aval de Québec, sur la rive sud du fleuve, droit en face de la chute de Montmorency.

On m'avait mis, pour cela, en pension chez une brave femme, dont l'indulgence avait réduit mon règlement à un seul et unique article obligatoire : Du moment que je rentrais à neuf heures sonnantes, tout était dans l'ordre.

Actif et turbulent à l'extrême, je ne pouvais qu'abuser plus ou moins de cette liberté toute nouvelle pour moi.

Je devins bientôt le plus infatigable joueur de barres, le plus habile sauteur à cloche-pied, le plus intrépide chevaucheur à dos de vache qu'il y eût dans les environs.

Ma réputation n'eut plus de rivale en tout ce qui exigeait quelque hardiesse ou quelque témérité.

Un exemple.

A quelques dix minutes du village, sur la grève, il y avait alors un campement d'Indiens montagnais, d'à peu près une dizaine de familles.

C'était là, pour la marmaille dont je faisais partie, un grand sujet de curiosité.

Mais notre bande avait toujours la précaution de se tenir à distance, et détaillait comme les écureuils du bois voisin, sitôt qu'une figure rébarbative faisait seulement mine d'apparaître à l'orée des wigwams.

Un jour, au grand ébahissement de mes camarades, je portai l'audace, non seulement jusqu'à m'approcher du campement, mais jusqu'à m'aventurer sous une des huttes d'écorce, au milieu des sauvages.

J'en sortis, la casquette sur l'oreille, avec un arc et des flèches qui m'avaient coûté l'énorme somme de deux sous.

Cet exploit mit le comble à mon prestige.

Mais, en revanche, il me fit un jaloux dans la personne d'un de mes camarades qu'on appelait Magloire, et qui ne me pardonna jamais ce surcroît de popularité.

Si puérils qu'ils soient, messieurs, j'insiste sur ces détails, parce que c'est justement cette passion pour les aventures qui fut cause de mon malheur.

C'est à cette ambition absurde d'éclipser les autres par mes bravades que je suis redevable d'avoir passé six années de ma jeunesse entre la vie et la mort, sans aucune lueur de raison, tombant plusieurs fois par jour dans des convulsions épileptiques, et — ce qui fera le regret éternel de ma vie — d'avoir causé la mort de la douce et sainte femme dont j'étais l'unique enfant.

Ici le narrateur s'interrompit, tira un cigare de sa poche, l'alluma d'une main fébrile, et se mit à fumer avec énergie, lançant d'énormes bouffées blanches, que la marche du steamer faisait tourbillonner au loin derrière nous, comme des flocons d'ouate flottante, vaguement éclairés par les reflets métalliques de la lune.

Il était évident que l'homme à la touffe de cheveux blancs cherchait à maîtriser son émotion.

Après un moment de silence, il sembla faire un effort sur lui-même, et reprit le fil de son récit :

—A Saint-Joseph de Lévis, le cimetière est attenant à l'église ; ou du moins l'était-il à l'époque dont je parle.

Il s'étendait du côté nord, entouré par un mur de clôture haut de quatre à cinq pieds environ.

La partie ouest de l'enclos, qui faisait une légère saillie sur la façade de l'église, était bordée par un vaste terre-plein gazonné et planté çà et là de jeunes érables qui alternaient de distance en distance avec de forts poteaux surmontés généralement d'un petit anneau en fer auquel les paroissiens attachaient leurs

chevaux le dimanche, avant d'entrer dans le temple.

C'était là le principal théâtre de nos ébats, notre champs de batailles et notre hippodrome.

Pauvres vieux poteaux, que de fois leurs têtes déchi-quetées par la dent hargneuse des chevaux n'ont-elles pas porté la preuve irrécusable des terribles solutions de continuité qu'un œil scrutateur aurait pu découvrir ailleurs qu'à nos jabots, et que, pour sa part, ma bonne ménagère s'efforçait de faire disparaître chaque soir avec un courage et une patience dignes d'une meilleure cause !

Les nombreuses brèches se réparaient toujours, mais avec un tel luxe et une telle variété de couleurs, qu'au bout de deux semaines, il eût été très difficile, même pour un regard exercé, de constater quelle avait été la nuance primitive de mon pantalon, — chose dont je me souciais, du reste, comme un poisson d'une pomme.

Or, précisément à cette époque de ma première communion, il se faisait dans la partie Est du cimetière, je ne sais trop quelle excavation.

On creusait un charnier, je crois.

Et — chose qui sembla étrange d'abord, mais qui s'expliqua facilement par la suite — bien qu'aucune inhumation ne parût avoir été faite dans cette partie de l'enceinte, les travailleurs découvraient chaque jour quelques ossements humains et parfois des squelettes entiers, qu'ils éparpillaient çà et là dans les hautes herbes du cimetière.

Ce fut à cet endroit, et justement dans cette circonstance, que fut exhumée la fameuse cage de la Corriveau, dont vous connaissez l'histoire.

Enfin, grâce à tout cela, les personnes qui s'aventuraient dans le cimetière de Saint-Joseph de Lévis, à cette époque, couraient le risque de trébucher sur quelque tibia blanchi, ou de glisser sur quelque crâne humain perdu dans le trèfle et le sainfoin.

Grand sujet de terreur pour notre cercle.

Pour les autres, j'entends, car quant à moi, j'étais — on le sait — un esprit fort.

J'aurais fait la nique à la statue du commandeur.

Hélas !...

Un soir, un de ces beaux soirs d'été calmes et sereins, où toute la nature semble se concerter pour prodiguer ses enivremments, épuisée par une partie de barres acharnée, pendant laquelle les échos du vieux cimetière avaient plus d'une fois retenti de nos cris de triomphe et de nos altercations, la petite troupe se reposait.

Notre couvre-feu allait sonner ; et, avant de nous envoler vers nos pénates respectifs, nous devisions sur les amusements du lendemain.

Le soleil s'était caché derrière les hauteurs de Charlesbourg en caressant de reflets vermeils la gracieuse coupole qui surmontait alors le palais législatif de Québec.

Un crépuscule splendide déployait au couchant son éventail d'or et de pourpre, et ses dernières lueurs se jouaient amoureusement dans le vitrail de l'église.

Les ombres s'allongeaient, immenses, derrière les peupliers de l'ancien presbytère qu'on dit être remplacé aujourd'hui par un magnifique pensionnat de jeunes filles...

Nous attendions le coup de canon de neuf heures pour nous disperser.

Or, je ne sais trop à quel propos, inspirée probablement par la tombée de la nuit et par le voisinage du champ de mort, la conversation se prit à rouler sur les fantômes et les revenants.

Chacun tira de son sac son petit conte à ma grand'mère, et chasses-galeries, loups-garous, goules, vampires et âmes en peine d'aller leur train.

Naturellement, j'affichai mon scepticisme.

J'affirmai carrément que toutes ces histoires avaient été inventées pour effrayer les enfants peureux ; que les loups-garous n'avaient existé que dans l'imagination des ignorants, et que les morts ne revenaient jamais.

—C'est à savoir ! fit Magloire.

—Comment, tu crois aux morts qui reviennent, toi !

—Pourquoi pas ?

—Ha ! ha ! ha !... fis-je en éclatant de rire.

—Tu as beau faire le fanfaron, dit Magloire, tu y crois toi-même aux morts qui reviennent.